

Jules SANDEAU

MARIANNA

Édition critique par Alex LASCAR



PARIS
HONORE CHAMPION EDITEUR
2026

www.honorechampion.com

PRÉSENTATION

Un portrait de George Sand ?

Au moment de *Marianna* (1839), Jules Sandeau et George Sand ont vingt-huit et trente-cinq ans. Depuis 1832, depuis *Indiana*, en sept ans, elle n'a cessé de publier des ouvrages divers, éminents. Admirée, raillée, dans les revues et par ses pairs, elle est en tout cas reconnue. George Sand est un écrivain de premier plan. Jules a donné quelques articles aux journaux. Nous connaissons trois de ses nouvelles dans des revues (mais toute une part de sa production nous échappe¹). Il a fait paraître un roman, *Madame de Sommerville* en 1834, avec un certain succès. Sa seule célébrité réelle, à lui, est d'avoir été l'amant d'Aurore Dudevant et de lui avoir offert la moitié de son nom de plume. Leur liaison a duré de l'été 1830 à mars 1833 et George l'a rompue, rudement. Sans aucun doute Jules a réellement souffert (toujours mesuré, de Pornic, en 1837, il adresse ces mots à Gustave Papet : « J'ai le cœur plein de ruines² »), et en 1836-1838 il écrit *Marianna* pour démêler sa situation, tenter de comprendre ce qui pour lui reste mal compréhensible. Le roman va mettre en pleine lumière l'explication qu'il a échafaudée. Il se tient toujours pour la victime. George l'a horriblement maltraité non par cruauté de tempérament ni par légèreté ou inconstance, mais parce que sans doute elle avait elle-même infiniment souffert. Or l'être humain reproduit, recommence ce qu'il a vécu, en inversant les positions : le dominé se fait dominant. Ainsi agit Marianna à l'égard d'Henry. L'explication de sa conduite se trouve dans son passé. On doit donc faire connaître celui qui fut son bourreau, George Bussy, et même commencer par la scène de rupture entre lui et Madame de Belnave.

¹ « Établir une liste complète de tous les articles écrits par Sandeau pendant ses premières années à Paris ou son voyage en Italie, serait presque impossible. Beaucoup de ces articles sont dissimulés sous l'anonymat ou perdus dans les recueils éphémères dans lesquels ils avaient paru. La collection du journal *Le Corsaire* dont Sandeau fut un des rédacteurs est incomplète à la Bibliothèque Nationale. Les premières années du *Vert-Vert* manquent également » (Mabel Silver, *Jules Sandeau L'homme et l'œuvre*, Paris, Boivin et Cie, 1936, p. 56, note 1).

² Collection Spoelberch de Lovenjoul, Bibliothèque de l'Institut, F 1031, folio 191.

Il est évident pour tout un chacun, dès la parution du roman, qu'il évoque très clairement l'amour entre Jules et George Sand. Pauline Duchampge écrira par exemple : «Henry est Sandeau pleurant Mme Sand, Georges [*sic*] Bussy est le portrait de beaucoup d'hommes³».

Mme de Belnave, raisonnablement mariée, fort jeune, s'ennuie et rêve au fond du Berry (à ses côtés vit Noémi, sa sœur, unie à M. Valtone, active, elle, acceptant sa destinée). À Bagnères-de-Bigorre Marianna rencontre George Bussy. Plus tard à Paris, elle se donne à lui. Séparée de son mari, elle demeure dans la capitale. Au bout de quelques mois, Bussy rompt leur liaison. Désespérée, elle fuit en Bretagne. Henry, le jeune protégé de Bussy, l'a suivie à son insu. Il la sauve du suicide. Finalement ils rentrent à Paris. Un assez long temps s'écoule. Henry l'aime, sans l'avouer. Il est dans la misère, va se tuer. Elle le sauve à son tour. Ils deviennent amants. Marianna se lasse, hésite longuement et finit par rompre. Elle retourne chez elle, à Blanfort. Tout peu à peu rentre dans l'ordre. Soudain, elle apprend le suicide d'Henry. Elle part définitivement, seule. Pour quelle raison Sandeau a-t-il donné ces prénoms à ces héros ? Se souvient-il de la Noémi de la Bible (Livre de Ruth), comblée d'affliction ? Il y a maintes souffrances ignorées dans la vie de Mme Valtone ; de plus elle est sans doute dévastée par l'exil de sa sœur tant chérie. Peut-être le romancier se rappelle-t-il aussi qu'originellement le prénom d'Indiana était Noémi⁴. Celui de Marianna surprend un peu pour une famille noble de la Creuse⁵. L'auteur s'est-il souvenu de son voyage d'Italie ? Se rappelle-t-il *Gambara* de Balzac publié dans la *Revue et Gazette musicale* en juillet-août 1837 (dont l'héroïne, ainsi nommée, est d'origine vénitienne)⁶ ? Veut-il évoquer des consonances sandiennes : Indiana, Lavinia ? Y a-t-il ici un léger écho de Delmare⁷ ? George c'est évidemment, étrangement, Sand... et aussi Byron... entre autres.

³ *Ibid.*, 17 novembre 1844, F 1031, folio 218.

⁴ *Correspondance*, G. Lubin (éd.), Paris, Éditions Garnier frères, 1964-1991, lettre 463 à É. Regnault, Nohant, 27 février 1832, t. II, p. 46. [désormais les références à la Correspondance seront notées ainsi : *Corr.*, t.]

⁵ Songe-t-il à Mélanie Waldor qu'il connaissait ? Sa mère, morte en 1837, Marie-Jeanne Tasset, était surnommée Marianna par ses familiers, car elle était née à Londres, y avait passé son enfance (voir Annexe III, texte 1, note 51).

⁶ *Les Deux Sœurs*, premier texte connu de *Marianna*, paraît le 3 décembre 1837 dans la *Revue de Paris*.

⁷ Sandeau, auteur de *Vie et malheurs d'Horace de Saint-Aubin*, texte accompagnant la republication chez Souverain en 1836 des romans de jeunesse de Balzac, confiée à Émile Regnault son ami intime, a connu *Le Centenaire ou les deux Beringheld* (publié

Sandeau confie à Balzac en 1837 qu'il est en train d'« écrire cette fatale histoire », que ce sont des « mémoires⁸ ». Cependant nous sommes fort embarrassés pour juger la véracité de l'œuvre. Car de Sand à Jules il n'y a qu'un seul billet, parfaitement anodin, qui ne nous éclaire en rien⁹, et aucune lettre de lui à elle. Dans *Histoire de ma vie* elle ne fait aucune confiance. On se rappelle sa doctrine : « Il est des personnes que j'ai vues à travers un prisme d'enthousiasme, et vis-à-vis desquelles j'ai eu le grand tort de recouvrer la lucidité de mon jugement. [...] On est disposé, dans le premier moment d'une rupture, à prendre le désenchantement pour un outrage¹⁰. Le calme se fait, on devient plus juste. Quoiqu'il en soit de ces personnes, je ne veux pas avoir à les peindre, je n'ai pas le droit de livrer leurs traits à la curiosité¹¹ ». Les lettres de Sand après 1834, au moment de *Marianna*, et ensuite, ne mentionnent quasiment pas Sandeau. De Jules à ses amis, de ses amis à lui, sont aussi conservées, dans la collection Spoelberch de Lovenjoul (dossier F 1031) des lettres de 1832 et surtout des années 1834 et suivantes (en partie citées par M. Silver, *op. cit.*). Enfin nous glanons, ici et là, quelques rares renseignements, souvent des on-dit¹². De plus s'imposent encore des précautions. Remarquons par exemple qu'André Maurois, dans une biographie certes ancienne et qui, s'appuyant sur une foule d'inédits, reste remarquable, tient *Marianna* pour un document, une sorte de pièce d'archive. Au fil de sa propre narration, la continuant, pour la corroborer, il cite assez souvent le texte de Sandeau entre guillemets (en donnant parfois une référence à l'édition Werdet de 1839). Il lui arrive aussi de reprendre, littéralement ou à peu près certaines de ses formules, devenues parties intégrantes, presque indiscernables, de son propre texte¹³. Ne perdons pas de vue que *Marianna* est un roman.

en mars 1837), dont l'héroïne s'appelle Marianine. La ressemblance onomastique n'est sans doute qu'accidentelle ; et Marianine, Marianna sont fort différentes.

⁸ Balzac, *Correspondance*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2011, lettre 37-12, 2 janvier 1837, t. II, p. 187.

⁹ *Corr*, lettre 535, octobre 1832, t. II, p. 168.

¹⁰ Sandeau appellera « Desdicado » son héros de *Vingt-quatre heures à Rome* (voir note 113).

¹¹ *Histoire de ma vie*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2004, « Quatrième partie », XIII, p. 1193.

¹² Vladimir Karenin notait : dans les *Souvenirs* [de jeunesse] d'A. Houssaye (Paris, 1896), concernant G. Sand, J. Sandeau et Marie Dorval, « on ne peut puiser que fort peu de faits certains » (*George Sand : sa vie et ses œuvres 1804-1876*, Paris, Ollendorff, 1899, t. I, p. 310).

¹³ A. Maurois, *Lélia ou la vie de George Sand*, Paris, Hachette, 1952, « Troisième partie », II, III, IV, p. 123-159.